





Une femme sous la menace

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Le Refuge de l'ange*, 2008  
*Si tu m'abandonnes*, 2009  
*La Maison aux souvenirs*, 2009  
*Les Collines de la chance*, 2010  
*Si je te retrouvais*, 2011  
*Un cœur en flammes*, 2012

Nora Roberts

# Une femme sous la menace

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Joëlle Touati*

Michel  
LAFON

Titre original  
*The Witness*

Première publication aux États-Unis par G.P. Putnam's Sons, 2012.

© Nora Roberts, 2012  
Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française  
7-13, bd Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*Pour Laura Reeth,  
maître du détail.*



ELIZABETH

*L'immense solitude et l'immense ignorance de l'enfance  
déchirent l'âme comme la pire des flèches.*

OLIVE SCHREINER



# 1

*Juin 2000*

La brève rébellion adolescente d'Elizabeth Fitch commença avec une coloration Pure Black, une paire de ciseaux et des papiers d'identité falsifiés. Elle s'acheva dans le sang.

Pendant seize ans, huit mois et vingt et un jours, elle avait docilement suivi les directives de sa mère. Le Dr Susan L. Fitch donnait des « directives », non des ordres. Elizabeth s'était pliée aux emplois du temps établis par sa mère, aux régimes élaborés par la nutritionniste de sa mère ; elle n'avait mangé que les repas préparés par la cuisinière de sa mère, porté seulement les vêtements sélectionnés par l'acheteuse personnelle de sa mère.

Le Dr Susan L. Fitch avait un style vestimentaire très strict, comme il convenait, selon elle, à son poste de chef du service de neurochirurgie au Silva Memorial Hospital de Chicago. Elle entendait que sa fille s'habille tout aussi sobrement.

Elizabeth avait été une élève studieuse et brillante, dans les filières choisies par sa mère. À l'automne, elle retournerait à Harvard poursuivre ses études supérieures, en vue de devenir médecin, comme sa mère – chirurgien, comme sa mère.

Elizabeth – jamais Liz, ni Lizzie, ni Beth – parlait couramment espagnol, français, italien ; elle se débrouillait en russe et possédait des notions de japonais. Elle avait appris le piano et le violon. Elle avait voyagé en Europe et en Afrique. Elle pouvait citer tous les os, muscles et nerfs du corps humain, et jouer les concertos pour piano de Chopin, le n° 1 et le n° 2, de tête.

Elle n'avait jamais embrassé un garçon, jamais flâné au centre commercial avec des copines, jamais assisté à une boum, jamais mangé de pizzas ni de sundaes au caramel.

À seize ans, huit mois et vingt et un jours, elle était le pur produit du rigoureux programme de sa mère.

Mais cela allait changer.

Susan préparait ses bagages, ses longs cheveux bruns rassemblés en un chignon à la française. Elle ajouta soigneusement un tailleur dans sa housse à vêtements, puis consulta le semainier qu'elle avait imprimé. Pour chaque jour de son séminaire médical, y figurait la tenue qu'elle porterait pour chaque conférence, chaque rendez-vous, chaque réunion, chaque dîner, avec chaussures, sac et accessoires assortis.

Tailleurs haute couture, chaussures italiennes, bien sûr. Éléance et qualité. Surtout pas de couleurs vives : uniquement du noir, du gris, à la rigueur du taupe. Elizabeth se demandait comment sa mère pouvait être aussi belle et se satisfaire de teintes aussi ternes.

Après deux semestres à la fac, elle osait espérer qu'elle commençait à développer son propre sens de la mode. À Cambridge, elle s'était même acheté un jean, un sweat-shirt à capuche et des bottines à talons compensés.

Elle avait payé en liquide, de façon à ce que sa mère ou le comptable ne lui posent pas de questions quand ils vérifieraient ses relevés de carte de crédit. Ces nouvelles acquisitions étaient cachées au fond de son armoire.

Le jour où elle les avait étrennées, elle s'était sentie tellement différente qu'elle était entrée dans un fast-food et avait commandé son premier hamburger, avec une grande barquette de frites et un milk-shake au chocolat.

Le plaisir avait été si intense qu'elle avait dû s'enfermer aux toilettes pour pleurer.

Les graines de la rébellion avaient été plantées ce jour-là. À moins qu'elles n'aient toujours été là, en sommeil, n'attendant pour se réveiller que les mauvais lipides et le sodium.

En tout cas, Elizabeth les sentait à présent germer dans ses entrailles.

– Ce n'est pas parce que tes plans ont été bouleversés, mère, que les miens doivent l'être aussi.

Susan cala un sac à chaussures dans sa valise, de ses belles mains de chirurgien aux ongles parfaitement manucurés – *french manicure*, bien sûr. Ici non plus, pas de couleur.

– Elizabeth, répondit-elle d'une voix aussi sévère que sa garde-robe, j'ai eu toutes les peines du monde à te faire inscrire à la dernière minute à cette session d'été. Grâce à ce stage, tu pourras intégrer la Harvard Medical School avec un semestre d'avance.

À cette perspective, l'estomac d'Elizabeth se contracta.

– Tu m'avais promis trois semaines de vacances. Nous devons partir à New York.

– On ne peut pas toujours tenir ses promesses. Si je n'avais pas été en congé, cette semaine, je n'aurais pas pu remplacer le Dr Dusecki au séminaire.

– Rien ne t'empêchait de refuser.

– Ça'aurait été égoïste et malavisé, répliqua Susan en époussetant une veste et en parcourant sa liste. Tu es suffisamment mature pour savoir que les contraintes professionnelles passent avant le plaisir et les loisirs.

– Mais pas assez mature pour prendre moi-même des décisions ? Je veux ces vacances. J'en ai besoin.

Susan jeta à peine un coup d'œil à sa fille.

– À ton âge, avec ta condition physique et tes capacités mentales, on n'a pas besoin de vacances. De toute façon, Mme Laine est déjà partie en croisière. Je ne pouvais pas lui demander de remettre ses congés. Il n'y aura personne à la maison pour faire le ménage et te préparer à manger.

– Je peux faire le ménage et me préparer à manger toute seule.

– Elizabeth, tout est réglé.

Le ton parvenait à être à la fois sec et patient.

– Et je n'ai rien à dire ? Est-ce de cette manière que je deviendrai indépendante et responsable ?

– L'indépendance s'acquiert pas à pas, de même que la responsabilité et la liberté de choix. Tu as encore besoin d'être guidée. Je t'ai envoyé par e-mail ton nouvel emploi du temps de la semaine et tu trouveras sur ton bureau toutes les informations concernant le stage d'été. Tu n'oublieras pas de remercier personnellement le Dr Frisco de t'avoir acceptée.

Tout en parlant, Susan ferma sa housse à vêtements, puis sa petite valise, et vérifia devant sa coiffeuse son chignon et son rouge à lèvres.

– Tu n'écoutes pas ce que je dis.

Dans le miroir, elle croisa le regard de sa fille. La première fois, pensa Elizabeth, que sa mère daignait la regarder depuis qu'elle était entrée dans sa chambre.

– Bien sûr que si. J’ai entendu tout ce que tu m’as dit, très clairement.

– Entendre n’est pas écouter.

– Peut-être, Elizabeth, mais la discussion est close.

– Ce n’est pas une discussion, c’est un décret.

Susan pinça furtivement les lèvres, seul signe d’irritation. Quand elle se retourna, son regard bleu était parfaitement calme.

– Je suis navrée que tu aies ce sentiment, mais je suis ta mère, et je dois prendre pour toi les dispositions qui me semblent les meilleures.

– En d’autres termes, il faut que je fasse, que je sois, que je dise, que j’agisse, que je veuille, que je devienne exactement ce que tu as planifié avant de te faire inséminer avec du sperme trié sur le volet !

Elizabeth s’entendit hausser la voix, incapable de la maîtriser, et ne put retenir les larmes qui lui montèrent aux yeux.

– Je n’en peux plus d’être le cobaye de ton expérience. Je n’en peux plus de suivre à la lettre ton programme soigneusement orchestré et chorégraphié. Je veux faire mes propres choix, m’habiller comme j’en ai envie, lire les livres que j’ai envie de lire. Je veux vivre ma vie, pas la tienne.

Susan arqua les sourcils, avec une expression vaguement intéressée.

– Il est tout à fait normal d’avoir cette attitude, à ton âge, mais le moment est malvenu pour s’insurger.

– Pardon... J’ai fait une entorse au programme.

Susan ouvrit son attaché-case et en vérifia le contenu.

– L’insolence est également typique de l’adolescence, mais impolie. Nous reparlerons de tout cela à mon retour. Je te prendrai un rendez-vous chez le Dr Bristoe.

– Je n’ai pas besoin de psychothérapie ! J’ai besoin d’une mère qui m’écoute et qui fasse attention à moi ! Merde !

– Ce langage signe un manque de maturité et d’intellect.

En rage, Elizabeth leva les mains au ciel et tournoya sur elle-même. Si elle ne pouvait être aussi posée et rationnelle que sa mère, il ne lui restait qu’à se déchaîner.

– Et merde ! Merde ! Merde !

– N’aggrave pas ton cas. Tu as tout le reste du week-end pour analyser ton comportement. Tes repas sont dans le réfrigérateur ou le congélateur, étiquetés, et la liste de tes affaires à emporter sur ton bureau. Mlle Vee t’attend lundi matin à 8 heures à l’accueil de l’université. Ta participation à cette session d’été t’assurera une place à la Harvard Medical School pour la rentrée prochaine. Maintenant, descends ma housse à vêtements, s’il te plaît. Mon taxi ne va pas tarder.

Oh, ces graines se développaient, perçaient au travers de cette terre en jachère, non sans douleur. Pour la première fois de sa vie, Elizabeth regarda sa mère droit dans les yeux.

– Non.

Là-dessus, elle tourna les talons, quitta la pièce en claquant la porte et se précipita dans sa chambre, où elle se jeta sur son lit. Là, elle attendit en contemplant le plafond, la vue brouillée par les larmes. D'une seconde à l'autre, sa mère allait venir lui réclamer des excuses, exiger l'obéissance. Elizabeth ne capitulerait pas.

Elles se disputeraient, pour de bon. Susan proférerait des menaces de punition, de conséquences. Elles crieraient, peut-être. Et peut-être que si elles criaient, Elizabeth parviendrait à se faire entendre. Peut-être que si elles criaient, elle pourrait dire ce qu'elle avait sur le cœur depuis un an. Ce qu'elle avait sur le cœur depuis toujours, en fait.

Elle ne voulait pas devenir médecin. Elle ne voulait pas que chaque instant de son existence soit programmé, elle ne voulait pas cacher un malheureux jean simplement parce qu'il ne correspondait pas au code vestimentaire de sa mère.

Elle voulait des amis, pas des relations sociales approuvées. Elle voulait écouter la musique que les filles de son âge écoutaient. Elle voulait savoir ce qu'elles se chuchotaient, et rire aux éclats avec elles.

Elle ne voulait pas être un génie ni un prodige.

Elle voulait être normale. Comme tout le monde.

Elle essuya ses larmes et se roula en boule, les yeux rivés sur la porte.

D'une seconde à l'autre, sa mère allait faire irruption. Elle devait être en colère. Elle allait forcément venir affirmer son autorité. Forcément.

– Je t'en prie, murmura Elizabeth tandis que les secondes s'éti-  
raient en minutes. Ne m'oblige pas encore une fois à céder. S'il te  
plaît, je t'en supplie, ne m'oblige pas à céder.

*Montre-moi que tu m'aimes. Pour une fois.*

Au bout de plusieurs minutes, Elizabeth se releva. La patience, elle le savait, était l'arme la plus puissante de sa mère. Sa patience, et la certitude d'avoir toujours raison, lui donnaient une force redoutable. Contre laquelle sa fille n'était certainement pas de taille à lutter.

Vaincue, Elizabeth sortit de sa chambre et gagna celle de sa mère.

La housse à vêtements, l'attaché-case et la petite valise à roulettes n'étaient plus là. Elizabeth descendit l'escalier en sachant que sa mère n'était plus là non plus.

– Elle est partie. Elle m’a laissée.

Seule, elle parcourut du regard le salon impeccablement rangé, meublé et décoré avec une élégance discrète. Parfait. Tout était parfait : les tissus, les couleurs, les objets d’art, les antiquités transmises de génération en génération. Absolument parfait.

Et vide.

Rien n’avait changé, se dit-elle amèrement. Rien ne changerait jamais.

– Eh bien, moi, je vais changer.

Sans réfléchir, sans se poser de questions, elle remonta à l’étage et se munit d’une paire de ciseaux. Face au miroir, dans la salle de bains, elle étudia son visage. De son père biologique inconnu, elle avait hérité ses cheveux auburn, ses yeux verts, son teint pâle, une grande bouche. Du côté maternel, elle tenait ses pommettes hautes et saillantes.

*Un physique gracieux*, pensa-t-elle. Susan n’en aurait pas exigé moins de l’ADN du donneur. Mais elle n’était pas belle, elle n’était pas d’une beauté que l’on remarque, comme sa mère, non. Et cela, supposait-elle, avait dû être une terrible déception.

Elle pressa une main contre son reflet dans le miroir, ce reflet qu’elle détestait.

– Monstre ! Tu es un monstre. Mais à partir de maintenant, tu ne seras plus une lâche.

Elle inspira profondément, saisit une grosse mèche de ses longs cheveux et la coupa.

À chaque coup de ciseaux, elle se sentait un peu plus forte. Ses cheveux, son choix. Les mèches tombaient sur le plancher. Une image se forma dans son esprit. Les yeux plissés, la tête inclinée, elle continua de tailler avec des gestes plus lents, plus précis. Finalement, il ne s’agissait que de géométrie, et de science physique. Action, réaction.

Elle était libérée d’un poids, tant réel que métaphorique. La fille dans le miroir paraissait plus légère. Ses yeux semblaient plus grands, son visage moins pointu, moins tiré. Elle ressemblait à... quelqu’un d’autre.

Elle posa les ciseaux et, se rendant compte qu’elle avait le souffle court, s’efforça de calmer sa respiration. Elle caressa ses cheveux ras. Trop réguliers. À l’aide de petits ciseaux à ongles, elle rectifia la coupe.

Pas mal. Le résultat n’était pas parfait mais, au moins, elle n’avait plus la même tête. C’était le but de la manœuvre. Elle avait l’air, et se sentait, différente.

Mais la transformation n’était pas terminée.

Laisant les mèches éparses au sol, elle retourna dans sa chambre et enfila la tenue achetée en cachette. Elle allait aussi changer de couleur – c'était comme ça que disaient les filles. De couleur de cheveux. Et se maquiller. S'acheter encore d'autres vêtements.

Elle trouverait tout cela au centre commercial.

Dans le bureau de sa mère, elle prit les clés de la voiture puis, le cœur battant à cent à l'heure, descendit en courant au garage et s'installa derrière le volant.

– C'est parti, murmura-t-elle en appuyant sur la télécommande du portail et en enclenchant la marche arrière.

D'abord, elle se fit percer les oreilles, une décision audacieuse bien qu'un peu douloureuse. Après de longues hésitations, elle choisit ensuite une teinture, et prit aussi du gel, afin de se coiffer comme l'une des filles de la fac.

Elle acheta également pour 200 dollars de maquillage, ne sachant pas vraiment ce qu'il lui fallait. Après quoi elle s'assit sur un banc, car elle avait les jambes flageolantes et ses emplettes étaient loin d'être terminées. Le temps de se ressaisir, elle observa les adolescentes en goguette, les femmes adultes entre amies, les familles.

Elle avait encore besoin de vêtements. Or elle n'avait ni liste, ni plan, ni programme. Suivre ses impulsions était enivrant, mais épuisant. L'enthousiasme qui l'avait portée jusque-là faisait place à une migraine latente, et elle avait les oreilles en feu. La raison aurait voulu qu'elle rentre s'allonger un moment, puis qu'elle dresse une liste des articles à acheter.

Mais cela, c'était l'ancienne Elizabeth. La nouvelle allait juste reprendre son souffle.

Le problème, maintenant, était de savoir dans quels magasins se servir. Il y en avait tellement, et tant de choses dans les vitrines. Elle allait flâner, suivre les filles de son âge.

Elle rassembla ses sacs, se releva et bouscula quelqu'un.

– Excusez-moi, bredouilla-t-elle, avant de reconnaître une ancienne camarade de classe. Oh ! Julie...

– On se connaît ? lui jeta la blonde au brushing parfait et aux yeux chocolat.

– On était au lycée ensemble. J'étais élève-professeur dans ton cours d'espagnol. Elizabeth Fitch.

– Elizabeth, mais bien sûr. La tronche du lycée. Tu as changé.

– Je... J'ai juste changé de coupe.

Gênée, Elizabeth se passa une main dans les cheveux.

– Cool... Je croyais que tu avais déménagé.

– Je suis à l'université. Je suis rentrée pour les vacances.

– Ah, oui, c'est vrai que tu avais de l'avance.

– Et toi, tu rentres en fac l'an prochain ?

– Ouais, à Brown.

– Un excellent établissement.

– Il paraît, ouais.

– Tu fais du shopping ?

– Je n'ai pas un rond, répondit Julie avec un haussement d'épaules.

Je suis juste passée voir mon copain, enfin mon ex. On a cassé. Il bosse chez Gap.

– Je suis désolée, compatit Elizabeth en observant la tenue de son interlocutrice : jean serré, taille très basse, tee-shirt moulant qui laissait voir le nombril, grand fourre-tout en bandoulière, sandales à talons compensés.

– Ce n'est pas grave, c'est moi qui l'ai largué. Il commençait à me gonfler. On devait passer la soirée ensemble, mais soi-disant qu'il travaille jusqu'à 22 heures et qu'il doit voir ses frères, après.

Elizabeth aurait voulu souligner que ce garçon ne méritait pas d'être pénalisé parce qu'il honorait ses obligations, mais Julie ne s'arrêtait plus de parler, alors qu'elle n'avait pas dû lui adresser plus de dix mots depuis qu'elles se connaissaient.

– Je vais aller faire un saut chez Tiffany, voir si elle veut sortir ce soir, vu que je suis libre, maintenant. J'espère bien me trouver un mec pour l'été. Et toi, tu t'es fait des nouveaux amis à la fac ? Tu vas aux bringues des confréries, et tout ça ?

– Je... Oui, il y a plein de gens sympas à Harvard.

– Harvard, ma chère... Tu n'aurais pas par hasard des copains qui passent l'été à Chicago ?

– Euh...

– Un étudiant, voilà ce qu'il me faut. J'en ai ras-le-bol de ces losers qui se font exploiter au centre commercial. Je veux un mec qui sait s'amuser, qui m'emmènera danser et me paiera à boire. Mais pour en rencontrer un, il faudrait que je puisse entrer en boîte de nuit, c'est là qu'ils traînent. Et ça, impossible à moins d'avoir une fausse carte d'identité.

– Je peux t'en faire une.

Sitôt ces paroles prononcées, Elizabeth se demanda ce qui lui était passé par la tête. Immédiatement, néanmoins, Julie glissa un bras

sous le sien et lui sourit comme si elles avaient toujours été les meilleures amies du monde.

– C'est vrai ?

– Oui, ce n'est pas difficile, si on a le matériel : un scanner, une plastifieuse et un ordinateur avec Photoshop.

– Je savais que tu étais une tronche ! Tu veux quoi pour me faire un faux permis de conduire avec l'âge d'entrer en boîte ?

– Je te l'ai dit, j'ai tout ce qu'il faut.

– Mais non ! Combien tu veux ?

Un marché, réalisa Elizabeth, un échange de bons procédés.

– Je... Je dois m'acheter des vêtements, mais je ne sais pas quoi choisir. J'ai besoin d'aide.

– D'une copine pour faire les boutiques ?

– Oui, de quelqu'un qui sache me conseiller. Tu saurais, toi.

Une soudaine lueur d'intérêt dans les yeux, Julie afficha un grand sourire.

– Pas de problème. En fringues, je m'y connais. Tu me feras un faux permis si je t'accompagne faire du shopping ?

– Oui. Et j'aimerais aussi aller en boîte avec toi.

– Toi, en boîte de nuit ? Il n'y a pas que ta coupe de cheveux qui a changé, Liz.

Liz. Elle était Liz.

– J'aurais besoin d'une photo de toi, et d'un peu de temps pour fabriquer les faux permis. Ils pourront être prêts demain. On ira dans quelle boîte ?

– Au Warehouse 12, le club le plus branché de la ville. Brad Pitt y est allé quand il est venu à Chicago.

– Tu le connais ?

– Dans mes rêves ! Bon, allons faire les magasins.

Elizabeth avait le vertige. Julie la pilotait de boutique en boutique, sélectionnait des vêtements en un coup d'œil. Plus étourdissant encore, elle avait une copine. Quelqu'un qui lui tendait des fringues et lui disait, quand elle les essayait, qu'elle avait l'air cool, sexy, et même qu'elle était une bombe !

Personne ne lui avait encore jamais suggéré qu'elle puisse être séduisante.

Elle s'enferma dans une cabine avec une forêt de couleurs, un feu d'artifice de paillettes et de lamé, et dut s'asseoir par terre un instant, la tête sur les genoux. Tout allait tellement vite. Elle avait l'impression d'être prise dans un tsunami. Elle était emportée par la vague.

Les mains tremblantes, elle se déshabilla et plia soigneusement ses vêtements tout en examinant la montagne d'articles qu'elle avait emportée dans le minuscule réduit.

Que mettre avec quoi ?

– J'ai trouvé une robe canon !

Sans même frapper, Julie ouvrit la porte. Instinctivement, Elizabeth croisa les bras sur sa poitrine.

– Tu n'as encore rien essayé ?

– Je ne sais pas par où commencer.

– Tiens, enfile ça.

Julie lui tendit la robe en question, pas plus longue qu'une tunique, d'un rouge flamboyant, à fines brides argentées, fendue sur les côtés.

– Je mets quoi avec ?

– Commence par enlever ton soutien-gorge. Un soutif avec une robe pareille, ça le fait pas. Tu sais que tu es super bien foutue, dis donc.

– Prédilection génétique, et exercice physique tous les jours.

– Ah, ouais...

Il n'y avait pas de honte à se montrer nue, se dit Elizabeth. Après tout, le corps humain n'était que peau, muscles, os et nerfs. Elle dégrafa son soutien-gorge et se glissa dans la robe.

– Elle est un peu courte, non ?

– Avec ta culotte de mémère, sûr que c'est pas terrible. Tu t'achèteras un string.

Elizabeth s'observa dans le miroir, de face, de profil, de trois quarts.

– Oh...

Qui était cette jeune fille en minirobe rouge ?

– J'ai l'air...

– Tu es superbe, déclara Julie, et Elizabeth vit un sourire se dessiner sur son propre visage.

– Superbe...

Elle acheta la robe, plus deux autres. Et des jupes. Elle acheta des petits hauts qui lui arrivaient au-dessus du nombril, et des pantalons taille basse. Elle acheta des strings. Et, dans le tourbillon du tsunami, des chaussures à talons aiguilles argentées, avec lesquelles il lui faudrait s'entraîner à marcher.

Et elle rit autant que n'importe quelle adolescente en virée shopping avec une copine.

Elle acheta un appareil photo numérique, et observa attentivement Julie se maquiller dans les toilettes du centre commercial. Puis elle prit plusieurs clichés d'elle, sur le fond neutre d'un mur gris pâle.

- Tu crois que ça passera pour une photo d’identité ?
  - Oui, je me débrouillerai. Quel âge veux-tu avoir ? À mon avis, mieux vaut ne pas trop exagérer. Je reprendrai tous les éléments de ton vrai permis, je changerai seulement la date de naissance.
  - Tu as déjà fait ça ?
  - Des essais. Je me suis documentée sur la falsification d’identité et la criminalité cybernétique. C’est passionnant. J’aimerais faire des études de criminologie et travailler pour le FBI.
  - Sérieux ? Comme Dana Scully ?
  - Je ne la connais pas.
  - *X-Files*. Tu ne regardes pas la télé ?
  - Je n’ai le droit de regarder les émissions populaires qu’une heure par semaine.
- Julie écarquilla ses grands yeux chocolat.
- Tu as quel âge ? Six ans ou quoi ?
  - Ma mère a des opinions bien arrêtées.
  - Tu es en fac, bon sang ! Regarde ce que tu veux. Enfin, bref, je passerai chez toi demain soir vers 21 heures, ça te va ? On prendra un taxi. Mais appelle-moi dès que tu auras fini mon permis, d’accord ?
  - D’accord.
  - Tu sais quoi ? Je suis trop contente d’avoir largué Darryl. Sans ça, je ne t’aurais jamais rencontrée. On va s’écarter, Liz, affirma Julie en riant et en exécutant un pas de danse. Bon, il faut que j’y aille maintenant. À demain soir, 21 heures. Ne me laisse pas tomber !
  - Tu peux compter sur moi.
- Épuisée, Elizabeth traîna ses sacs jusqu’à la voiture. Elle savait, à présent, de quoi parlaient les filles entre elles au centre commercial. De garçons. De sexe. Julie avait couché avec Darryl. De fringues. De musique. Elizabeth avait en tête une liste d’artistes en vogue. D’acteurs de cinéma et de télé. Des autres filles. De comment s’habillaient les autres filles. De qui couchait avec qui. Et retour aux garçons. Autant de sujets de conversation propres à sa génération. Qu’elle avait abordés aujourd’hui pour la première fois. Julie semblait bien l’aimer. Peut-être deviendraient-elles amies. Peut-être deviendrait-elle aussi amie avec Tiffany, la meilleure copine de Julie, qui avait couché avec Mike Dauber pendant les vacances de printemps. Elizabeth connaissait Mike Dauber, ils avaient été dans la même classe. Un jour, il lui avait fait passer un petit mot – à faire passer à une autre fille. Mais c’était mieux que rien. Un contact.

## *Une femme sous la menace*

De retour chez elle, elle étala ses achats sur son lit. Cette fois, elle les laisserait en vue. Et elle se débarrasserait de tout ce qu'elle n'aimait pas, c'est-à-dire de presque tout ce que contenaient ses armoires. Elle en ferait don à une œuvre de charité. Ensuite, elle regarderait *X-Files*, puis elle écouterait Christina Aguilera, 'N Sync et Destiny's Child.

Et elle se réinscrirait à la fac dans la section de son choix.

À cette pensée, son cœur cogna dans sa poitrine. Elle étudierait ce qu'elle avait envie d'étudier. Et quand elle serait diplômée en criminologie et en informatique, elle postulerait au FBI.

Aujourd'hui, tout avait changé.

Déterminée, elle prépara sa teinture, comme indiqué sur le mode d'emploi, et procéda à un test sur une mèche de cheveux cachée. Pendant le temps de pose, elle balaya la salle de bains, puis vida sa penderie, sa commode, et rangea sa nouvelle garde-robe.

Quand elle eut faim, elle descendit à la cuisine, réchauffa une barquette étiquetée, et la mangea en lisant sur son ordinateur portable un article à propos des falsifications d'identité.

Après avoir fait la vaisselle, elle remonta. Avec un mélange d'inquiétude et d'excitation, elle appliqua sa couleur et régla le minuteur. Puis rassembla le matériel nécessaire à la confection des faux permis. Elle ouvrit le CD de Britney Spears recommandé par Julie et l'inséra dans le lecteur de son ordinateur. Le volume à fond, de façon à pouvoir entendre la musique sous la douche, elle se rinça les cheveux, puis s'appuya des deux mains contre le carrelage, soudain saisie d'une légère appréhension.

Les femmes se teignaient les cheveux depuis des siècles, se remémora-t-elle en enveloppant les siens dans une serviette-éponge. À l'aide de baies, de plantes, de racines. C'était... un rituel de passage, décida-t-elle.

Un choix personnel.

En peignoir, elle se posta face au miroir.

– Mon choix, prononça-t-elle en détachant la serviette.

Elle contempla longuement la fille à la peau blanche, aux grands yeux verts et aux cheveux en brosse noir corbeau. Elle en palpa la texture, les ébouriffa.

Puis elle redressa les épaules et esquissa un sourire.

– Salut ! je m'appelle Liz.

Compte tenu du précieux soutien qu'elle lui avait apporté, Elizabeth se devait de commencer par le permis de Julie. Fabriquer le support fut relativement simple. D'après ce qu'elle avait lu, la qualité du document dépendait en grande partie de celle du papier et de la plastification. Cela ne présentait pas de problème : sa mère n'était pas du genre à faire des économies sur les fournitures scolaires.

Scanner et ordinateur produisirent une réplique correcte. Avec Photoshop, elle ajouta la photo numérique, la retoucha. Le résultat n'était pas mauvais, mais pas non plus parfait.

Il lui fallut plusieurs heures, et elle dut s'y reprendre à trois fois avant d'être satisfaite. À l'entrée d'une discothèque, on n'y verrait que du feu. Le faux permis passerait même sans doute à un contrôle de police plus rigoureux, mais elle préférerait ne pas envisager cette éventualité.

Voilà donc pour Julie.

Il était trop tard pour lui téléphoner, constata-t-elle en regardant l'heure : près de 1 heure du matin. Elle l'appellerait dans la matinée.

À son tour, maintenant. D'abord, il lui fallait une photo.

Elle consacra plus de cinquante minutes à se maquiller. Conscieusement, elle procéda selon les mêmes étapes que Julie au centre commercial : contour des yeux, ombre à paupières, rouge à lèvres, nuage de blush sur le haut des pommettes. Jamais elle n'aurait pensé que ce serait aussi amusant – et aussi long – de jouer avec les couleurs, les pinceaux et les crayons.

Liz faisait plus que son âge, jugea-t-elle en examinant son reflet dans le miroir. Liz était plutôt mignonne, elle paraissait sûre d'elle – et normale.

Encouragée par cette réussite, elle déballa le gel pour les cheveux.

Plus compliqué. Avec de la pratique, néanmoins, elle améliorerait la technique. Dans tous les cas, elle se plaisait davantage avec ses épis d'un noir brillant qu'avec ses longs spaghettis châains tirant sur le roux.

Liz était une autre. Liz ferait des choses qu'Elizabeth n'aurait jamais imaginées. Liz écoutait Britney Spears et portait un jean qui révélait son nombril. Liz allait en boîte le samedi soir avec une copine. Elle dansait, elle riait, elle... draguait les garçons.

– Et les garçons draguent Liz, murmura-t-elle. Parce que Liz est jolie, marrante, et qu'elle n'a peur de rien.

Grâce au retardateur de son nouvel appareil, elle put se prendre en photo toute seule.

Elle travailla jusqu'à 3 heures passées. Son deuxième faux lui demanda moins de temps que le premier. Il était près de 4 heures quand elle rangea son matériel et se démaquilla, certaine qu'elle ne parviendrait jamais à s'endormir. Tant de choses se bousculaient dans son esprit. Néanmoins, elle sombra dans le sommeil dès l'instant où elle ferma les yeux. Et pour la première fois de sa vie, hormis lorsqu'elle était malade, elle dormit d'un sommeil de plomb jusqu'à midi.

À son réveil, elle se précipita devant le miroir, afin de vérifier qu'elle n'avait pas rêvé. Ensuite, elle téléphona à Julie, qui décrocha à la première sonnerie.

– Alors, c'est bon ?

– Oui, j'ai les deux permis.

– Ils sont bien ?

– D'excellentes contrefaçons. À mon avis, ils passeront comme une lettre à la poste.

– Génial ! Sois prête pour 21 heures. Je viendrai chez toi en taxi, je lui demanderai d'attendre. N'oublie pas : tu ne dois pas avoir l'air d'une gamine.

– Je me suis maquillée et coiffée, hier. J'aurai tout le temps de refaire ça mieux, cet après-midi. Et je mettrai mes chaussures à talons, pour m'y habituer.

– Très bien. À ce soir, alors. On va s'éclater !

– Oui, je...

Julie avait déjà raccroché.

Elizabeth passa toute la journée à parfaire ce qu'elle nommait désormais le Projet Liz. Elle enfila un nouveau pantacourt, un nouveau top, se maquilla, se coiffa. Elle marcha avec ses nouvelles chaussures et lorsqu'elle se sentit à l'aise, elle dansa.

Face au miroir, sur les tubes diffusés par la radio. Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait cela – danser seule devant la glace, en essayant d'imiter les filles observées au bal du lycée. Où, chaque année, elle était misérablement restée sur la touche, trop jeune et trop insignifiante pour qu'un garçon la remarque.

Avec les talons, ce n'était pas facile de bouger, mais elle aimait ce léger déséquilibre qu'ils créaient, la forçant à garder les hanches et les genoux souples.

À 18 heures, elle mangea l'un de ses repas étiquetés en consultant sa boîte mail. Vide, pas de message de sa mère. Susan avait décidé d'une patience infinie, et une maîtrise sans pareille de l'art du silence. Mais cette fois, elle ne serait pas la plus forte. Cette fois, Susan devait s'attendre à un choc. Elle avait quitté Elizabeth, elle retrouverait Liz. Et Liz ne suivrait pas cette session d'été à l'université. Liz arrêterait ses études de médecine.

Liz ne serait pas chirurgien. Liz travaillerait pour le FBI, au département de la lutte contre la cybercriminalité. Elle se donna trente minutes pour faire quelques recherches sur les formations les mieux cotées dans ce domaine. Elle serait peut-être obligée de changer de fac, ce qui risquait de poser un problème. Jusque-là, c'étaient ses grands-parents qui finançaient ses études ; ils risquaient fort de lui couper les vivres.

Qu'à cela ne tienne, elle demanderait une bourse. Avec son dossier scolaire, on la lui accorderait. Elle perdrait un semestre, mais elle trouverait un job. Elle travaillerait. Elle assumerait le coût de son choix.

De toute façon, aujourd'hui était jour de fête, de découverte. Elle s'inquiéterait plus tard pour l'avenir. Elle éteignit l'ordinateur et monta se changer pour sa première soirée en boîte. Sa première soirée de liberté.

Comme elle s'était habillée beaucoup trop tôt, Elizabeth eut tout le loisir de cogiter, de se poser des questions, de douter. Sa robe était trop sophistiquée, son maquillage pas assez, sa coiffure ne lui allait pas. Personne ne l'inviterait à danser, parce que personne ne s'était jamais intéressé à elle.

Julie avait dix-huit ans, elle était plus vieille, elle avait de l'expérience. Elle savait comment s'habiller, comment se comporter en société, comment parler aux garçons. Forcément, Elizabeth commettrait des maladresses. Elle ferait honte à Julie, qui ne lui adresserait plus jamais la parole. Leur amitié naissante mourrait dans l'œuf.

La panique et l'excitation montant, elle se sentait fébrile et nauséuse. À deux reprises, elle dut s'asseoir, la tête entre les genoux, afin de lutter contre la crise d'angoisse. Lorsque le timbre de la sonnette retentit enfin, elle se rua à la porte, les paumes moites et le cœur battant la chamade.

– Oh, putain !

Sous le regard de Julie, son malaise ne fit que s'intensifier.

– Je ne ressemble à rien, balbutia-t-elle. Je vais te donner ton permis, tu n'as qu'à y aller sans moi.

– Tes cheveux...

– Je ne sais pas quelle idée j'ai eue. Je voulais juste...

– Ça te va trop bien ! Tu es canon ! Je ne t'aurais pas reconnue. Oh, mon Dieu, Liz, tu fais carrément vingt et un ans, et tu es hypersexy.

– Tu crois ?

– Tu cachais bien ton jeu, répliqua Julie, une main sur la hanche.

– Je n'ai pas l'air trop cruche ?

– Tu es parfaite. Fais voir, tourne, que je te voie en entier...

Au bord des larmes, Elizabeth s'exécuta.

– Waouh ! Tu vas faire des ravages, ce soir.

– Toi aussi, tu es superbe, comme toujours.

– Merci, tu es gentille. Fais voir mon permis. Le compteur tourne, Liz.

– Oh, oui...

Liz ouvrit la pochette de soirée choisie dans la collection de sa mère et en sortit le faux permis de Julie, qui l'examina attentivement puis leva vers Liz un regard éberlué.

– On dirait un vrai. Vraiment.

– J'aurais pu faire mieux, avec du matériel plus sophistiqué, mais pour ce soir je crois que ça fera l'affaire.

– Tu es douée, murmura Julie. Tu sais que tu pourrais te faire du fric ? Je connais un tas de gens qui seraient prêts à déboursier une fortune pour des faux papiers.

Une nouvelle vague de panique envahit Elizabeth.

– Surtout, n'en parle à personne. C'est juste pour ce soir. C'est illégal. Si quelqu'un apprenait...

Julie posa solennellement l'index sur son cœur, puis sur ses lèvres.

– Personne ne l'apprendra par moi.

Enfin... À part Tiffany et Amber, se garda-t-elle d'ajouter, certaine qu'elle parviendrait à convaincre sa nouvelle amie de fabriquer encore deux faux pour ses meilleures copines.

Sitôt qu'Elizabeth eut verrouillé la porte, Julie la prit par la main et l'entraîna en courant jusqu'au taxi. Au chauffeur, elle indiqua le nom de la discothèque, puis se glissa sur la banquette arrière. Elizabeth prit place à côté d'elle.

– Relax, lui dit Julie. On doit avoir l'air cool, genre les nanas qui vont en boîte tous les samedis soir. Donc, je t'explique : on rentre, tranquilles, on trouve une table et on commande des cosmos.

– C'est quoi ?

– Le cocktail qu'elles boivent tout le temps dans *Sex and the City*.

– Je ne connais pas.

– Peu importe. Ça fait classe. N'oublie pas, Liz, on a vingt et un ans et on est dans un club branché. On boit des drinks à la mode.

Elizabeth se pencha vers Julie et lui chuchota à l'oreille :

– Tes parents ne vont pas s'en apercevoir si tu as bu ?

– Ils se sont séparés l'hiver dernier.

– Oh ! je suis désolée...

Julia haussa les épaules et regarda par la vitre.

– C'est des choses qui arrivent. Enfin, bref, je ne vois pas mon père avant mercredi et ma mère est partie en week-end avec des amis. Ma sœur Emma passe la soirée avec son copain, et de toute façon elle s'en fiche. Je peux faire ce que je veux.

Elizabeth hocha la tête. Il n'y avait personne non plus chez elle.

– Au début, on dansera ensemble, poursuivit Julie. Ça nous permettra de mater les mecs, et ça leur permettra de nous mater.

– C'est pour cette raison que les filles dansent ensemble ? Je me suis toujours demandé...

– Pour s'amuser aussi. Il y a plein de mecs qui ne dansent jamais. Tu as ton téléphone portable ?

– Oui.

– Si jamais on se perd, on s'appelle. Si un garçon te demande ton numéro, ne lui donne pas celui de chez toi. Le mobile, pas de soucis, à moins que ta mère contrôle tes appels.

– Non. Je n'en reçois jamais.

– Avec le look que tu as ce soir, ça va changer. Si tu n'as pas envie de donner ton numéro, tu en files un faux. Ensuite... toi, tu es vraiment

en fac, donc tu n'auras pas besoin de mentir. On dira qu'on est colocs, que je suis étudiante en arts plastiques. Tu es en quoi, toi, déjà...

– Médecine, en principe, mais...

– Médecine. Inutile de raconter des bobards quand ce n'est pas nécessaire. Ça évitera qu'on s'embrouille.

– Tu as raison. De toute façon, je n'ai pas très envie de parler de mes études.

– Tu n'es pas obligée. Et puis, tu verras, les garçons adorent parler d'eux. Oh là là ! On est presque arrivées...

Julie ouvrit son sac, y prit un petit miroir et retoucha son rouge à lèvres. Elizabeth fit de même.

– Tu peux payer le taxi ? lui demanda Julie. J'ai emprunté 100 dollars dans la cagnotte de ma mère, mais j'aimerais mieux ne pas tout dépenser...

– Bien sûr.

– Je te rembourserai. Mon père me file toujours plein de pognon.

– Non, ce n'est pas la peine.

Elizabeth régla la course, au prix de laquelle elle ajouta un généreux pourboire.

– Je vais au Warehouse 12 ! s'écria Julie dès que la voiture s'éloigna. Je n'arrive pas à y croire ! J'en ai la chair de poule. C'est trop génial !

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– La queue. Ils ne laissent pas rentrer tout le monde, tu sais, même avec des papiers en règle.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est un club branché, donc ils refoulent les nazes et les ringards. Mais ils acceptent toujours les belles nanas. Et on est des belles nanas.

La file d'attente était longue, la nuit agréable. Le brouhaha des conversations se noyait dans le bruit de la circulation. Elizabeth s'imprégna du moment : les sons, les odeurs, le spectacle. *Samedi soir*, se dit-elle... et elle attendait à l'entrée d'un club branché, parmi des tas de jeunes gens branchés, dans une robe neuve, une robe rouge, juchée sur de très hauts talons qui lui donnaient l'impression de dominer le monde.

Personne ne la regardait comme si elle n'était pas à sa place.

À la porte, un type en costume contrôlait les papiers, ses longs cheveux bruns noués en catogan. Une cicatrice barrait sa joue gauche. Un diamant brillait à son oreille droite.

– C'est un videur, chuchota Elizabeth à Julie. J'ai fait des recherches. Il est chargé de repérer les trouble-fête. Il a l'air costaud.

– Il ne nous fera pas de mal.

– L'établissement appartient au groupe Five Star Entertainment, dirigé par Mikhail et Serguei Volkov. Je crois qu'ils ont des liens avec la mafia russe.

Julie roula les yeux.

– La mafia est italienne. Tu n'as jamais vu *Les Sopranos* ?

Elizabeth ne voyait pas le rapport entre la mafia et l'opéra.

– La chute du communisme a entraîné une augmentation du crime organisé en Russie. La pègre existait déjà avant mais depuis...

– Liz, épargne-moi la leçon d'histoire.

– Pardon...

– Tu lui tendras ton permis et tu me laisseras parler, d'accord ? chuchota Julie puis, élevant de nouveau la voix en approchant de l'entrée : franchement, je ne regrette pas une seconde d'avoir largué ce loser. Je t'ai dit qu'il m'avait appelée trois fois aujourd'hui ? Le pauvre, il espère encore que je vais le reprendre.

Avec un petit sourire à l'intention du videur, elle lui présenta son permis et reprit le fil de la conversation.

– Je lui ai dit de m'oublier, que j'étais avec quelqu'un d'autre.

– À notre âge, il est de toute façon prématuré de s'engager dans une relation sérieuse.

– Tout à fait, acquiesça Julie en tendant le bras afin de recevoir le tampon de la boîte. J'ai envie de m'amuser, pas de me caser. La première tournée sera pour moi.

Avec un sourire de triomphe, elle s'écarta tandis que le videur contrôlait le permis d'Elizabeth et lui tamponnait le dos de la main.

– Merci.

– Bonne soirée, mesdemoiselles.

– Bonne soirée à vous ! lui lança Julie en attrapant Elizabeth par la main et en l'entraînant dans le mur de son. Super, on est rentrées ! s'écria-t-elle dans le vacarme.

Et elle sauta au cou d'Elizabeth. Surprise, celle-ci se contracta. Julie lui déposa une bise sur la joue.

– Bravo, tu es un génie.

– Je sais.

Julie la regarda en riant.

– Bon, une table, des cosmos, repérage et danse !

Elizabeth espérait que la musique couvrait les battements de son cœur, comme elle avait couvert le cri de joie de Julie. La foule était compacte. Elle n'avait pas l'habitude des lieux bondés. Tout le

monde bougeait, parlait, dans une ambiance saturée de pulsations sonores : boum, boum, boum, boum. Sur la piste, les danseurs se secouaient en rythme, en nage. Toutes les tables étaient occupées, et l'on se pressait tout le long du grand bar incurvé.

Elizabeth suffoquait. Si Julie ne l'avait pas tenue fermement par la main, elle aurait fait demi-tour.

Finalement, Julie repéra une table pas plus grande qu'une soucoupe à dessert et joua des coudes afin d'y parvenir.

– Ouf ! Quel monde ! On essaiera de trouver une table plus près de la piste, dans un moment. C'est super, hein, ici ? Le DJ est excellent.

Enfin, elle regarda Elizabeth.

– Eh, ça va ?

– Il y a beaucoup de monde, et il fait chaud.

– Ben ouais, c'est mieux que s'il n'y avait personne et qu'on se gelait. Je vais aller commander au bar. Je paie les verres, puisque tu as payé le taxi. Au passage, je repère les mecs intéressants. Ouvre l'œil, toi aussi.

Sans la main de Julie à laquelle se raccrocher, Elizabeth croisa les siennes et s'efforça de respirer calmement, de lutter contre l'anxiété et la claustrophobie. Liz n'allait pas paniquer juste parce qu'elle prenait un bain de foule. Elle se concentra tour à tour sur chaque partie de son corps, en partant du bas pour remonter vers le haut, selon la technique de relaxation que son psychologue lui avait apprise.

Apaisée, elle regarda autour d'elle. La boîte était en fait un ancien entrepôt. Les propriétaires – et leur architecte – avaient gardé les conduits, les piliers et les vieux murs de brique pour créer un décor industriel. La surface chromée du bar, des tables, des chaises et des tabourets réfléchissait les lumières changeantes des spots. *Une autre pulsation*, se dit-elle, *synchronisée avec la musique*.

De chaque côté de la salle, des escaliers métalliques menaient à un second niveau, ouvert. Des gens étaient accoudés aux balustrades, verre à la main. *Il doit y avoir un autre bar à l'étage*, pensa-t-elle. La vente d'alcool rapportait gros.

En bas, le DJ officiait depuis une plate-forme surélevée. *Observateur, comme elle*, se dit Elizabeth. En position d'honneur et d'autorité, au-dessus de la foule. Ses longs cheveux bruns volaient autour de son visage tandis qu'il manipulait les platines.

Juste sous son perchoir, des filles se déhanchaient de manière suggestive.